

## **Molière, médecin des hypocondriaques <sup>1</sup>**

par Gérard Allard

### **Description**

Maupassant dit quelque part qu'un artiste exprime une intuition fondamentale dans tout ce qu'il écrit et que ses œuvres, toutes différentes qu'elles sont, disent toujours la même chose : chacun a son point de vue sur le monde, l'artiste aussi, et son œuvre le dit et le redit avec les moyens qu'il a, et avec les moyens saisissants qui sont ceux des grands artistes ; ils laissent alors des images si fortes qu'ils créent des archétypes.

Aussi être français ou francophone, c'est sans doute parler la langue de Molière comme on dit ; et être anglais ou anglophone, c'est parler la langue de Shakespeare. Mais alors et surtout, c'est vivre avec un Hamlet hésitant devant ses responsabilités, un Romeo transi d'amour et une Lady Macbeth hantée par le crime, mais aussi avec un Tartuffe impitoyable et impie, un monsieur Jourdain snob, mais amoureux, et Magdelon et Cathos, deux précieuses ridicules.

---

1. Conférence prononcée au Cercle de la Garnison, le 29 juin, 2022, dans le cadre des conférences du Cercle du savoir. Les extraits de la pièce *Le Malade imaginaire* ont été représentés par les comédiens Thomas Royer, Éva D'Aoust, Stéfanelle Auger et Pierre-Olivier Roussel. Le texte principal de la conférence a été refait en partie, les notes n'ont pas fait partie de la prestation originelle et quelques réponses proposées lors de la période de questions sont reconstituées du meilleur de mon souvenir et intégrées dans les notes.

Par ailleurs, les pièces de Molière sont souvent des représentations de luttes pour le pouvoir. On y présente des récits vivants où ceux qui sont au pouvoir défendent tant bien que mal leur domination contre l'assaut de ceux qui veulent régner aussi, ou du moins qui veulent échapper à l'emprise de leurs maîtres. La plupart du temps, ceux qui ont le pouvoir sont des mâles âgés et malhonnêtes ou faibles. On pourrait dire que Molière montre et démonte le sexisme systémique, ou l'âgisme tout aussi systémique, avec leur confrère *élitisme*. C'est cette intuition qui sera illustrée et examinée.

### **Conférence**

Avant de commencer, je tiens à annoncer que même si nous nous trouvons au Cercle de la Garnison, la ministre fédérale de la Santé mentale et des dépendances,Carolynn Bennett, n'a pas approuvé cette rencontre. Je suis même persuadé qu'elle n'approuverait pas les remarques que je ferai et les suggestions qu'on trouve, me semble-t-il, dans le texte de Molière (s'il est connu d'elle et de son supérieur hiérarchique). En conséquence, soyez avertis que les opinions exprimées ici ce soir sont seulement celles du conférencier, et certes pas de quelque membre que ce soit de quelque bureau que ce soit de quelque niveau du gouvernement que ce soit. Et peut-être, ces opinions, les miennes, ne sont pas les opinions de Molière. À vous de décider...

Je crois que plusieurs ici savent que j'aime Molière, que je l'aime plus que Racine et Hugo et que je lis ses pièces aussi souvent que j'ouvre les *Fables* de La Fontaine. Je trouve le fils de Jean Poquelin léger et profond, élégant et obscène, drôle et pessimiste. Et chacun de ces couples de qualités contraires me séduit. Quand je le lis, je crois entendre un autre grand de son époque, La Rochefoucauld, lui aussi léger et pessimiste, mais bien plus discret que le clown génial dont le nom dit maintenant la langue française. Car nous parlons la langue de Molière, un bourgeois fils de bourgeois, et non la langue de La Rochefoucauld, un pair de France et des plus vieilles familles, même si les deux ont écrit dans le même français inimitable et iconique <sup>2</sup>.

En revanche, je me dis que l'un ou l'autre ici présents, voire l'un et l'autre, peuvent tiquer en entendant les mots *drôle* et *pessimiste* associés comme je viens de le faire. Pourtant, c'est bel et bien le cas, me semble-t-il. Et pour en tenter la démonstration, je propose une représentation partielle et commentée de la dernière pièce de Molière, le *Malade imaginaire*. Et je commence en soulignant que la maladie, la médecine et

---

2. Parmi les maximes de La Rochefoucauld qui pourrait servir d'écho aux remarques de ce soir, il y a la toute dernière, et la plus longue, qui traite de la mort et de la crainte qu'elle inspire : elle définit pour ainsi dire la condition humaine ; selon le bon duc, nous sommes tous des mortels qui ne veulent pas mourir, qui ne veulent pas trop y penser, mais qui ne le peuvent pas en vérité et qui font tout à la lumière de ce sombre soleil invisible (maximes 26 et 504). Pour ce qui est de son humour, on relira les maximes 19, 312-314 et 364. Pour ce qui est de son pessimisme, on lira les maximes 45, 106 et 435.

les médecins ont constitué une préoccupation constante de ce génie du théâtre français et de tous les théâtres. En font foi les pièces *Le Médecin volant*, une des premières qu'il a écrites, *Le Médecin amoureux*, la première qu'il a jouée à Paris et devant le roi Louis XIV, puis *L'Amour médecin*, *Le Médecin malgré lui* et, la toute dernière, la pièce qui l'a tué, disaient ses médecins et ses ennemis, *Le Malade imaginaire*<sup>3</sup>.

Si je m'arrête sur cette dernière pièce ce soir, c'est parce qu'elle me servira à rendre visible ce que j'appellerais la structure typique d'une comédie de Molière. Et si je tiens à présenter mon hypothèse, c'est parce qu'elle permet de saisir ce qu'on pourrait appeler son illusion du monde<sup>4</sup>, ou du moins son opinion qui

---

3. La critique de la médecine de son époque, des médecins de toutes les époques et de la crédulité des patients hantés en tous les temps par la mort se trouve même dans des pièces comme *Monsieur de Pourceaugnac* et *Les Femmes savantes*. Mais dans ces deux cas, Molière se permet de l'offrir alors pour ainsi dire en passant.

4. Je prends cette expression à Maupassant. Il nomme ainsi ce que d'autres pourraient appeler la pensée de l'artiste, son opinion du monde, voire son anthropologie. « La vie encore laisse tout au même plan, précipite les faits ou les traîne indéfiniment. L'art, au contraire, consiste à user de précautions et de préparations, à ménager des transitions savantes et dissimulées, à mettre en pleine lumière, par la seule adresse de la composition, les événements essentiels et à donner à tous les autres le degré de relief qui leur convient, suivant leur importance, pour produire la sensation profonde de la vérité spéciale qu'on veut montrer. / Faire vrai consiste donc à donner l'illusion complète du vrai, suivant la logique ordinaire des faits, et non à les transcrire servilement dans le pélemêle de leur succession. / J'en conclus que les Réalistes de talent devraient s'appeler plutôt des Illusionnistes. / Quel enfantillage, d'ailleurs, de croire à la réalité puisque nous portons chacun la nôtre dans notre pensée et dans nos organes. Nos yeux, nos oreilles,

porte sur la structure oppositionnelle de la vie humaine. En plus, je suis d'avis que Molière se plaît à montrer les TICs et les TOCs des humains, leurs symptômes divers et leurs remèdes éventuels. Les pièces de Molière traitent de l'âme humaine et des êtres humains les uns par rapport aux autres, et leur auteur traite les âmes humaines, entre autres en traitant de la médecine.

Les TICs et les TOCs, qu'est-ce à dire ? Les TICs sont physiques et moins importants ; ils ne sont que drôles comme les bégaiements, les moues et les autres gestes inconscients et incontrôlés, mais bien perceptibles par les autres. Le dernier terme appartient à une analyse psychologique dont Molière n'a jamais entendu parler. Le trouble obsessionnel compulsif, le TOC, est une maladie psychique, un trouble, caractérisée par l'apparition répétée de pensées intrusives – les obsessions – et de comportements

---

notre odorat, notre goût différents créent autant de vérités qu'il y a d'hommes sur la terre. Et nos esprits qui reçoivent les instructions de ces organes, diversement impressionnés, comprennent, analysent et jugent comme si chacun de nous appartenait à une autre race. / Chacun de nous se fait donc simplement une illusion du monde, illusion poétique, sentimentale, joyeuse, mélancolique, sale ou lugubre suivant sa nature. Et l'écrivain n'a d'autre mission que de reproduire fidèlement cette illusion avec tous les procédés d'art qu'il a appris et dont il peut disposer. / Illusion du beau qui est une convention humaine ! Illusion du laid qui est une opinion changeante ! Illusion du vrai jamais immuable ! Illusion de l'ignoble qui attire tant d'êtres ! Les grands artistes sont ceux qui imposent à l'humanité leur illusion particulière. » La magnifique préface de *Pierre et Jean* n'est pas le dernier mot sur la condition de l'humain qui cherche la vérité, même si elle exprime une position qu'il faut entendre et prendre au sérieux au moins une fois de sa vie. Prendre au sérieux ne signifie pas accepter sans plus, au contraire.

répétés et ritualisés – les compulsions<sup>5</sup>. Pour le dire autrement, et pour partir du rapprochement verbal que j'ai fait, un TOC est un TIC, mais un TIC psychologique. Un TIC est une dysfonction, ou encore un trouble, comme le dit son nom ; c'est laid, et souvent c'est nuisible. Un TOC est tout aussi laid et nuisible, même s'il ne produit pas des effets visibles à l'œil nu.

Or Molière était passé maître à mettre en scène les TOCs de son époque, et, je crois, de notre époque aussi ; il cherchait à les rendre visibles à l'œil de la conscience de ses spectateurs, aussi visibles que les TICS que tous peuvent voir. Ses précieuses ridicules, Cathos et Magdelon, sa comtesse d'Escarbagnas, et ses Philaminte, Bélise et Armande des *Femmes savantes* en souffrent, et on pourrait trouver aujourd'hui des équivalents de ses créations un peu folles<sup>6</sup>. Mais il aimait non seulement imaginer les TOCs dans des scénarios comiques, mais encore et encore plus, il se plaisait à les représenter dans sa propre personne, et donc chez les mâles : Molière jouait plusieurs fâcheux de la pièce du même nom, ainsi qu'Arnolphe dans *L'École*

---

5. On trouvera une définition/description équivalente un peu partout, allant d'une page de Wikipédia à divers sites d'Internet et à des livres de psychologie.

6. Je laisse de côté madame Pernelle du *Tartuffe*, mais elle mérite sa place dans cet aréopage féminin, d'autant plus que son aveuglement résiste à l'expérience, ou du moins au récit de l'expérience d'un autre. Son fils a beau lui dire : « J'ai vu, dis-je vu, de mes propres yeux vu, ce qui s'appelle vu » ; madame Pernelle ne voit pas, parce qu'elle ne veut pas voir. Pour la corriger, du moins dans le monde imaginaire de Molière, il faudra que le roi s'en mêle, et rien n'indique que l'intervention royale la guérit, puisque sa soumission est sans doute forcée.

*des femmes*, Harpagon dans *L'Avare*, Orgon dans le *Tartuffe*, Alceste dans *Le Misanthrope*, monsieur Jourdain dans *Le Bourgeois gentilhomme*, et enfin Argan dans *Le Malade imaginaire*<sup>7</sup>.

Mais il est temps de rencontrer l'obsessif compulsif du jour. On se trouve au tout début de la pièce ; Argan, le héros dysfonctionnel, se trouve chez lui dans sa chambre ; seul, il révise ses comptes ; du coup, il se remémore les ordonnances et les médicaments du dernier mois.

### **Argan**<sup>8</sup>

Trois et deux font cinq, et cinq font dix, et dix font vingt ; trois et deux font cinq. « Plus, du vingt-quatrième, un petit clystère insinuatif, préparatif et rémollient, pour amollir, humecter et rafraîchir les entrailles de monsieur. » Ce qui me plaît de monsieur Fleurant, mon apothicaire, c'est que ses parties<sup>9</sup> sont toujours fort

---

7. À cette liste, il faudrait sans doute ajouter l'Oronte de *Monsieur de Pourceaugnac* et le Gêronte des *Fourberies de Scapin*, deux des grands rôles de Molière. Mais dans ces cas, deux fois ne sont pas coutume, Molière s'est réservé un autre rôle que celui du mâle détraqué, injuste et nuisible et a laissé à un collègue la tâche de représenter le toqué. Dans la première pièce, il joua la victime collatérale des menées des jeunes qui se défendent contre l'injustice au nom de l'amour et avec l'aide des facilitateurs, Sbrigani et Lucette. Dans la seconde, il a créé le personnage du fourbe déjoué par les circonstances.

8. Les extraits offerts ici ont été joués pour les spectateurs. Il arrive que pour des raisons de mise en scène ou de limite de temps, ils ont été ajustés et écourtés.

9. Factures.

civiles. « Les entrailles de monsieur, trente sols. » Oui ; mais, monsieur Fleurant, ce n'est pas tout que d'être civil ; il faut être aussi raisonnable, et ne pas écorcher les malades. Trente sols un lavement ! Je suis votre serviteur <sup>10</sup>, je vous l'ai déjà dit ; vous ne me les avez mis dans les autres parties qu'à vingt sols ; et vingt sols en langage d'apothicaire, c'est-à-dire dix sols ; les voilà, dix sols. « Plus, dudit jour, un bon clystère détersif, composé avec catholicon double, rhubarbe, miel rosat, et autres, suivant l'ordonnance, pour balayer, laver et nettoyer le bas-ventre de monsieur, trente sols. » Avec votre permission, dix sols. « Plus, dudit jour, le soir, un julep hépatique, soporatif et somnifère, composé pour faire dormir monsieur, trente-cinq sols. » Je ne me plains pas de celui-là ; car il me fit bien dormir. Dix, quinze, seize, et dix-sept sols six deniers. « Plus, du vingt-cinquième, une bonne médecine purgative et corroborative, composée de casse récente avec séné levantin, et autres, suivant l'ordonnance de monsieur Purgon, pour expulser et évacuer la bile de monsieur, quatre livres. » Ah ! monsieur Fleurant, c'est se moquer : il faut vivre avec les malades. Monsieur Purgon ne vous a pas ordonné de mettre quatre francs. Mettez, mettez trois livres, s'il vous plaît. Vingt et trente sols. « Plus, dudit jour, une potion anodine et astringente, pour faire reposer monsieur, trente sols. » Bon, dix et quinze sols. « Plus, du vingt-sixième, un clystère carminatif, pour chasser les vents de monsieur, trente sols. » Dix sols, monsieur Fleurant. « Plus, le clystère de monsieur, réitéré le soir, comme dessus, trente sols. » Monsieur

---

10. Je refuse.



Fleurant, dix sols. « Plus, du vingt-septième, une bonne médecine, composée pour hâter d'aller et chasser dehors les mauvaises humeurs de monsieur, trois livres. » Bon, vingt et trente sols ; je suis bien aise que vous soyez raisonnable. « Plus, du vingt-huitième, une prise de petit lait clarifié et dulcoré pour adoucir, lénifier, tempérer et rafraîchir le sang de monsieur, vingt sols. » Bon, dix sols. « Plus, une potion cordiale et préservative, composée avec douze grains de bézoar, sirop de limon et grenades, et autres, suivant l'ordonnance, cinq livres. » Ah ! monsieur Fleurant, tout doux, s'il vous plaît ; si vous en usez comme cela, on ne voudra plus être malade : contentez-vous de quatre francs, vingt et quarante sols. Trois et deux font cinq et cinq font dix, et dix font vingt. Soixante et trois livres quatre sols six deniers. Si bien donc que, de ce mois, j'ai pris une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept et huit médecines ; et un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze et douze lavements ; et, l'autre mois, il y avait douze médecines et vingt lavements. Je ne m'étonne pas si je ne me porte pas si bien ce mois-ci que l'autre. Je le dirai à monsieur Purgon, afin qu'il mette ordre à cela. Allons, qu'on m'ôte tout ceci.... Il n'y a personne. J'ai beau dire : on me laisse toujours seul ; il n'y a pas moyen de les arrêter ici.... Ils n'entendent point, et ma sonnette ne fait pas assez de bruit. Drelin, drelin, drelin. Point d'affaire. Drelin, drelin, drelin. Ils sont sourds... Toinette. Drelin, drelin, drelin. Tout comme si je ne sonnais point. Chienne ! coquine ! Drelin, drelin, drelin. J'enrage. (Il ne sonne plus, mais il crie.) Drelin, drelin, drelin. Carogne, à tous les diables ! Est-il possible qu'on laisse comme cela un pauvre malade tout seul ? Drelin drelin, drelin. Voilà qui est

pitoyable ! Drelin, drelin, drelin ! Ah ! mon Dieu ! Ils me laisseront ici mourir. Drelin, drelin, drelin.

Comme il est magnifique, ce cher Argan ; comme j'éprouve du plaisir à me retrouver en lui ; ou du moins, comme j'ai de la facilité à deviner chez moi le TOC qui le définit presque : comme tant d'autres, je suis *capable* d'hypocondrie passagère, et je m'obsède de temps en temps au sujet de ma santé. En tout cas, un peu par amour de lui et donc de moi, j'aime détailler ses traits de caractère, et j'en souligne quelques-uns qui apparaissent tout de suite ici. D'abord, il prend plaisir à examiner par le menu les médicaments qu'il a pris et qu'il devra prendre plus tard, et qui sont bien peu agréables en eux-mêmes ; car on ne me fera jamais croire qu'un lavement est un plaisir, et encore moins une saignée provoquée. Mais le malade imaginaire se les remémore pour ainsi dire en bavant de contentement ; il est déjà titillé par les joies de ses prochaines ordonnances.

Mais il y a plus ; c'est plus complexe, et le personnage de Molière n'est pas tout d'une pièce. Car même si Argan désire les médicaments qu'on lui donne, et même s'il en veut plus encore, il n'est pas tout à fait fou, et il est capable de calcul ; aussi, il conteste non pas leur nécessité médicale, mais leur prix ; le vieux connaît assez la nature humaine pour deviner que ses médecins le volent. Voilà pourquoi il revoit ses comptes et qu'il en détaille le prix de ses ordonnances, chaque fois à la baisse. Or, cela est patent, au lieu de le détourner de la médecine et des médecins, les prix exorbitants qu'il a à

payer contre sa volonté et son bon sens le confirment dans son TOC : il faut bien que tout cela fasse du bien, se dit-il sans le dire, puisque ça coûte si cher. Ces calculs rationnels le rendent encore plus irrationnel au fond <sup>11</sup>. Et ils préparent une autre folie d'Argan, celle de marier sa fille à un médecin pour sauver de l'argent.

Enfin, je trouve admirable que Molière le présente seul, replié sur lui-même, faisant le décompte hectique de ses ordonnances et remèdes. Car Argan est un maniaque, ou peut-être un monomaniacque : son moi, son état de santé, et les parties fondamentales menacées de son moi bien corporel, tout cela est le seul objet de sa réflexion, c'est lui qui informe les chiffres et les mots techniques bizarres qu'il serine ; la ronde de ses nombreux calculs a un centre unique. Certes, s'il est dans sa chambre, il est chez lui, au chaud et entouré de sa famille. Mais il est terré dans son antre médical, seul, parce qu'il ne pense qu'à lui. Ou plutôt il ne pense qu'à sa maladie ; car sa passion fondamentale est moins l'égoïsme conquérant que la crainte que produit le fantasme de sa maladie et de sa mort ; son existence diminuée, voire de son néant éventuel, est, je le répète, le centre et la mesure de tout ce qui l'environne et le préoccupe. Son épouse, son enfant, ses serviteurs existent pour le servir, lui, le maître de la maison ; mais c'est lui dans une version étriquée et peureuse ; il est menacé, donc il existe. Il se dit sans doute « Après moi, le déluge, mais en attendant ma chambre de malade et mon arche de Noé, humaine, trop humaine. »

---

11. Pour la distinction entre la pensée *calculante*, mais limitée, et une autre figure de la pensée, voir Heidegger, *Sérénité*.

Quand nous l'avons quitté, Argan faisait venir sa servante Toinette qui refusait d'être son esclave <sup>12</sup>. Il est temps de retourner dans la pièce et de rencontrer cette servante espiègle qui parlera avec la fille d'Argan, la belle Angélique.

L'une et l'autre des femmes sont deux personnages obligés de bien des comédies de Molière, soit le personnage qui souffre des effets secondaires du TOC représenté et le personnage qui aidera le premier à les faire disparaître, ou du moins à les diminuer. Mais écoutons un brin de conversation entre les deux. Ici, une fois qu'Argan quitte la pièce pour subir les conséquences de son dernier lavement, Toinette reçoit les confidences amoureuses de la jeune femme.

---

12. Dès son entrée en scène, Toinette joue un rôle et est pour ainsi dire une comédienne : pour neutraliser la colère de son maître, elle prétend qu'elle a été blessée et l'imité en se plaignant de sa blessure comique, mais fausse. Ce n'est pas la seule fois qu'elle jouera ainsi avec le réel au moyen de la fiction. La fin de la seconde scène sert déjà et mieux encore à montrer le scepticisme et la résistance de Toinette et à introduire Angélique, qui aura à subir les effets secondaires de la hantise d'Argan présentée dans la première scène. En plus de Toinette et d'Angélique, il y a une autre femme qui subit les effets de la maladie imaginaire d'Argan, sa seconde épouse, Béline. Cette présentation-ci de la pièce fera impasse sur elle et sur la manipulation différente, mais complémentaire, qu'elle opère sur le malade imaginaire : en plus d'être *joué* par Toinette, Argan est le jouet de ses médecins, mais aussi de son épouse ; elle le traite comme un enfant malade, qui mérite les « mon pauvre mari », « pauvre petit mari » et « mon fils » qu'elle lui prodigue comme des drogues, ou des placebos, pendant qu'elle organise des contrats qui lui laissent tous les biens de son époux et rêve de sa mort.

**Argan**

Mon lavement d'aujourd'hui a-t-il bien opéré ?

**Toinette**

Votre lavement ?

**Argan**

Oui. Ai-je bien fait de la bile ?

**Toinette**

Ma foi ! je ne me mêle point de ces affaires-là ; c'est à monsieur Fleurant à y mettre le nez, puisqu'il en a le profit.

**Argan**

Qu'on ait soin de me tenir un bouillon prêt, pour l'autre que je dois tantôt prendre.

**Toinette**

Ce monsieur Fleurant-là et ce monsieur Purgon s'égaient sur votre corps ; ils ont en vous une bonne vache à lait, et je voudrais bien leur demander quel mal vous avez, pour faire tant de remèdes.

**Argan**

Taisez-vous, ignorante ; ce n'est pas à vous à contrôler les ordonnances de la médecine. Qu'on me fasse venir ma fille Angélique : j'ai à lui dire quelque chose.

**Toinette**

La voici qui vient d'elle-même ; elle a deviné votre pensée.

**Argan**

Approchez, Angélique : vous venez à propos ; je voulais vous parler.

**Angélique**

Me voilà prête à vous ouïr.

**Argan**

Attendez. (À Toinette.) Donnez-moi mon bâton. Je vais revenir tout à l'heure.

**Toinette**

Allez vite, monsieur, allez. Monsieur Fleurant vous donne des affaires <sup>13</sup>.

**Angélique**

Toinette !

**Toinette**

Quoi ?

**Angélique**

Regarde-moi un peu.

**Toinette**

Hé bien ! je vous regarde.

**Angélique**

Toinette !

---

13. Vous fait aller.

**Toinette**

Hé bien ! quoi, « Toinette » ?

**Angélique**

Ne devines-tu point de quoi je veux parler ?

**Toinette**

Je m'en doute assez : de notre jeune amant ; car c'est sur lui depuis six jours que roulent tous nos entretiens ; et vous n'êtes point bien, si vous n'en parlez à toute heure.

**Angélique**

Puisque tu connais cela, que n'es-tu donc la première à m'en entretenir ? Et que ne m'épargnes-tu la peine de te jeter sur ce discours ?

**Toinette**

Vous ne m'en donnez pas le temps ; et vous avez des soins <sup>14</sup> là-dessus qu'il est difficile de prévenir.

**Angélique**

Je t'avoue que je ne saurais me lasser de te parler de lui, et que mon cœur profite avec chaleur de tous les moments de s'ouvrir à toi. Mais, dis-moi, condamnes-tu, Toinette, les sentiments que j'ai pour lui ?

**Toinette**

Je n'ai garde <sup>15</sup>.

---

14. Vous êtes si prise.

15. Je n'ose pas.

**Angélique**

Ai-je tort de m'abandonner à ces douces impressions ?

**Toinette**

Je ne dis pas cela.

**Angélique**

Et voudrais-tu que je fusse insensible aux tendres protestations de cette passion ardente qu'il témoigne pour moi ?

**Toinette**

À Dieu ne plaise !

**Angélique**

Dis-moi un peu : ne trouves-tu pas, comme moi, quelque chose du ciel, quelque effet du destin, dans l'aventure inopinée de notre connaissance ?

**Toinette**

Oui.

**Angélique**

Ne trouves-tu pas que cette action d'embrasser ma défense, sans me connaître, est tout à fait d'un honnête homme ?

**Toinette**

Oui.

**Angélique**

Que l'on ne peut pas en user plus généreusement ?



**Toinette**

D'accord.

**Angélique**

Et qu'il fit tout cela de la meilleure grâce du monde ?

**Toinette**

Oh ! oui.

**Angélique**

Ne trouves-tu pas, Toinette, qu'il est bien fait de sa personne ?

**Toinette**

Assurément.

**Angélique**

Qu'il a l'air le meilleur du monde ?

**Toinette**

Sans doute.

**Angélique**

Que ses discours, comme ses actions, ont quelque chose de noble ?

**Toinette**

Cela est sûr.

**Angélique**

Qu'on ne peut rien entendre de plus passionné que tout ce qu'il me dit ?

**Toinette**

Il est vrai.

**Angélique**

Et qu'il n'est rien de plus fâcheux que la contrainte où l'on me tient, qui bouche tout commerce<sup>16</sup> aux doux empressements de cette mutuelle ardeur que le ciel nous inspire ?

**Toinette**

Vous avez raison.

**Angélique**

Mais, ma pauvre Toinette, crois-tu qu'il m'aime autant qu'il me le dit ?

**Toinette**

Hé! hé! ces choses-là parfois sont un peu sujettes à caution. Les grimaces d'amour ressemblent fort à la vérité; et j'ai vu de grands comédiens là-dessus.

**Angélique**

Ah! Toinette, que dis-tu là? Hélas! de la façon qu'il parle, serait-il bien possible qu'il ne me dît pas vrai ?

---

16. Échange.

**Toinette**

En tout cas, vous en serez bientôt éclaircie ; et la résolution où il vous écrivit hier qu'il était de vous faire demander en mariage, est une prompte voie à vous faire connaître s'il vous dit vrai ou non. C'en sera là la bonne preuve.

**Angélique**

Ah ! Toinette, si celui-là me trompe, je ne croirai de ma vie aucun homme.

**Toinette**

Voilà votre père qui revient.

Voilà donc la première conversation entre Toinette et la si belle Angélique, dont le prénom dit déjà ce que son amant Cléante voit en elle. Cet ange Angélique, cette beauté céleste est amoureuse, et comme tant d'amoureuses, elle est incapable de parler d'autre chose que de sa passion et de celui qui l'inspire. Et elle est d'autant plus charmante qu'elle est un peu ridicule, elle aussi, comme l'est son père : il aime sa maladie, et elle est malade d'amour, et cela la réjouit. Et Toinette, qui connaît mieux qu'elle la condition humaine, l'écoute pour lui faire plaisir, mais la met en garde contre cette séduisante maladie<sup>17</sup>.

---

17. La source de la sagesse de Toinette n'est pas la médecine, ni les livres des écoles médicales et encore moins le latin qu'on y parle. Comme dirait ma mère, elle a les yeux devant les trous, elle a de la mémoire qui retient les faits et elle a une intelligence naturelle qui sait faire des liens entre les vérités concrètes que l'expérience lui a

On serait tenté de conclure donc qu'il y a deux malades imaginaires dans cette pièce : Argan qui se croit malade et s'y plaît et se laisse emberlificoter par ses médecins malhonnêtes, et sa fille Angélique qui est amoureuse et qui s'y plaît et n'y voit plus clair. Admettons que cela pourrait être vrai, tristement vrai. Mais s'il y a sans doute illusion des deux côtés, il faut ajouter que pour Molière les deux illusions ne sont pas égales. Au contraire...

Car comme le dit le titre d'une autre pièce de Molière, l'amour est médecin. Ou comme il le suggère dans d'autres pièces, l'amour est pédagogue, puisqu'il est l'école des hommes et aussi l'école des femmes, puisqu'il enseigne et renseigne l'agnelle Agnès, une enfant innocente, mais sensée, qui est sans éducation ; et même l'amour est pédagogue extraordinaire puisqu'il touche et corrige un peu des hommes et des femmes toqués, qu'ils soient un misanthrope amoureux ou un bourgeois qui se veut gentilhomme ou une femme faussement savante<sup>18</sup>. L'amour est médecin en principe donc, mais l'amour, cette force naturelle, qui renaît à chaque génération, peut être endigué, détourné, perverti par les TOCs des vieux<sup>19</sup>. Il y a donc un conflit entre

---

enseignées. J'ajoute qu'à mon avis, Molière compte que son théâtre mettra les yeux de ses spectateurs devant les trous parce que la fiction aide à voir clair et à voir vrai ; son art est l'aide artificiel de la force naturelle qu'est l'amour pédagogue. Toinette, la comédienne naturelle, est une image de Molière, l'auteur de la comédie.

18. On reconnaît là les personnages d'Agnès, d'Alceste, de monsieur Jourdain.

19. Dans la première scène de *Monsieur de Pourceaugnac*, on lira l'envolée de Nérine, dite la femme d'intrigue ; elle y décrit le conflit entre les soucis des parents et l'amour chez les enfants.

deux forces humaines, l'une naturelle et l'autre pour ainsi dire dystrophique. Car en plus de la passion des jeunes, il y a la pulsion de la répression, qui appartient aux prépondérants de longue date, comme Argan ici, un homme, un vieux, et surtout un craintif<sup>20</sup>.

Ce qui conduit à la découverte d'une troisième force qui naît du conflit inévitable entre les deux premières. Car, dans le monde, entre les hommes et les femmes, entre les vieux et les jeunes, entre les craintifs tordus et les *désirants* naturels, il y a aussi les serviteurs rusés qui se mettent au service des femmes, des jeunes, des amoureux, et en gros au service des sans pouvoir. Le malentendu inévitable entre les forts fous et les faibles portés par la nature exige l'intervention des intrigants énergiques et entreprenants. Toinette est un Scapin, ou un Sganarelle, ou la Dorine du *Malade imaginaire*.

Mais il est temps de voir ces deux forces s'affronter avec, de la part de l'habile comédienne Toinette, sa première réaction à la folie injuste de son maître et une première fiction au service d'Angélique et de l'amour.

### **Argan**

Oh çà, ma fille, je vais vous dire une nouvelle, où peut-être ne vous attendez-vous pas. On vous demande en mariage. Qu'est-ce que cela? Vous riez? Cela est plaisant oui, ce mot de mariage! Il n'y a rien de plus drôle pour les jeunes filles. Ah! nature, nature! À ce que

---

20. Mais, encore une fois, le théâtre de Molière enseigne que les femmes et les jeunes peuvent être des prépondérants de fait ou des prépondérants en devenir.

je puis voir, ma fille, je n'ai que faire de vous demander si vous voulez bien vous marier.

**Angélique**

Je dois faire, mon père, tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner.

**Argan**

Je suis bien aise d'avoir une fille si obéissante : la chose est donc conclue, et je vous ai promise.

**Angélique**

C'est à moi, mon père, de suivre aveuglément toutes vos volontés.

**Argan**

Je n'ai point encore vu la personne : mais on m'a dit que j'en serais content, et toi aussi.

**Angélique**

Assurément, mon père.

**Argan**

Comment ! l'as-tu vu ?

**Angélique**

Puisque votre consentement m'autorise à vous pouvoir ouvrir mon cœur, je ne feindrai point <sup>21</sup> de vous dire que le hasard nous a fait connaître il y a six jours, et que la demande qu'on vous a faite est un effet de l'inclination

---

21. Je n'hésiterai pas.

que, dès cette première vue, nous avons prise l'un pour l'autre.

**Argan**

Ils ne m'ont pas dit cela ; mais j'en suis bien aise, et c'est tant mieux que les choses soient de la sorte. Ils disent que c'est un grand jeune garçon bien fait.

**Angélique**

Oui, mon père.

**Argan**

De belle taille.

**Angélique**

Sans doute.

**Argan**

Agréable de sa personne.

**Angélique**

Assurément.

**Argan**

De bonne physionomie.

**Angélique**

Très bonne.

**Argan**

Sage et bien né.

**Angélique**

Tout à fait.

**Argan**

Fort honnête.

**Angélique**

Le plus honnête du monde.

**Argan**

Qui parle bien latin et grec.

**Angélique**

C'est ce que je ne sais pas.

**Argan**

Et qui sera reçu médecin dans trois jours.

**Angélique**

Lui, mon père ?

**Argan**

Oui. Est-ce qu'il ne te l'a pas dit ?

**Angélique**

Non, vraiment. Qui vous l'a dit, à vous ?

**Argan**

Monsieur Purgon.

**Angélique**

Est-ce que monsieur Purgon le connaît ?



**Argan**

La belle demande ! Il faut bien qu'il le connaisse puisque c'est son neveu.

**Angélique**

Cléante, neveu de monsieur Purgon ?

**Argan**

Quel Cléante ? Nous parlons de celui pour qui l'on t'a demandée en mariage.

**Angélique**

Hé ! oui.

**Argan**

Hé bien ! c'est le neveu de monsieur Purgon, qui est le fils de son beau-frère le médecin, monsieur Diafoirus ; et ce fils s'appelle Thomas Diafoirus, et non pas Cléante ; et nous avons conclu ce mariage-là ce matin, monsieur Purgon, monsieur Fleurant, et moi ; et demain, ce gendre prétendu<sup>22</sup> doit m'être amené par son père. Qu'est-ce ? Vous voilà tout ébaubie !

**Angélique**

C'est, mon père, que je connais que vous avez parlé d'une personne, et que j'ai entendu une autre.

---

22. Futur.

**Toinette**

Quoi ! monsieur, vous auriez fait ce dessein burlesque ?  
Et, avec tout le bien que vous avez, vous voudriez marier  
votre fille avec un médecin ?

**Argan**

Oui. De quoi te mêles-tu, coquine, impudente que tu es ?

**Toinette**

Mon Dieu ! tout doux. Vous allez d'abord aux invectives.  
Est-ce que nous ne pouvons pas raisonner ensemble  
sans nous emporter ? Là, parlons de sang-froid. Quelle  
est votre raison, s'il vous plaît, pour un tel mariage ?

**Argan**

Ma raison est que, me voyant infirme et malade comme  
je le suis, je veux me faire un gendre et des alliés  
médecins, afin de m'appuyer de bons secours contre ma  
maladie, d'avoir dans ma famille les sources des remèdes  
qui me sont nécessaires, et d'être à même des  
consultations et des ordonnances.

**Toinette**

Hé bien ! voilà dire une raison, et il y a du plaisir à se  
répondre doucement les uns aux autres. Mais,  
monsieur, mettez la main à la conscience ; est-ce que  
vous êtes malade ?

**Argan**

Comment, coquine ! si je suis malade ! Si je suis malade,  
impudente !

**Toinette**

Hé bien ! oui, monsieur, vous êtes malade ; n'ayons point de querelle là-dessus. Oui, vous êtes fort malade, j'en demeure d'accord, et plus malade que vous ne pensez : voilà qui est fait. Mais votre fille doit épouser un mari pour elle ; et, n'étant point malade, il n'est pas nécessaire de lui donner un médecin.

**Argan**

C'est pour moi que je lui donne ce médecin ; et une fille de bon naturel doit être ravie d'épouser ce qui est utile à la santé de son père.

**Toinette**

Ma foi, monsieur, voulez-vous qu'en amie je vous donne un conseil ?

**Argan**

Quel est-il, ce conseil ?

**Toinette**

De ne point songer à ce mariage-là.

**Argan**

Et la raison ?

**Toinette**

La raison, c'est que votre fille n'y consentira point.

**Argan**

Elle n'y consentira point ?

**Toinette**

Non.

**Argan**

Ma fille ?

**Toinette**

Votre fille. Elle vous dira qu'elle n'a que faire de monsieur Diafoirus, de son fils Thomas Diafoirus, ni de tous les Diafoirus du monde.

**Argan**

J'en ai affaire, moi, outre que le parti est plus avantageux qu'on ne pense. Monsieur Diafoirus n'a que ce fils-là pour tout héritier ; et, de plus, monsieur Purgon, qui n'a ni femme ni enfants, lui donne tout son bien en faveur de ce mariage ; et monsieur Purgon est un homme qui a huit mille bonnes livres de rente.

**Toinette**

Il faut qu'il ait tué bien des gens, pour s'être fait si riche.

**Argan**

Huit mille livres de rente sont quelque chose, sans compter le bien du père.

**Toinette**

Monsieur, tout cela est bel et bon ; mais j'en reviens toujours là : je vous conseille, entre nous, de lui choisir un autre mari ; et elle n'est point faite pour être madame Diafoirus.

**Argan**

Et je veux, moi, que cela soit.

**Toinette**

Hé, fi ! ne dites pas cela.

**Argan**

Comment ! que je ne dise pas cela ?

**Toinette**

Hé, non.

**Argan**

Et pourquoi ne le dirai-je pas ?

**Toinette**

On dira que vous ne songez pas à ce que vous dites.

**Argan**

On dira ce qu'on voudra ; mais je vous dis que je veux qu'elle exécute la parole que j'ai donnée.

**Toinette**

Non ; je suis sûre qu'elle ne le fera pas.

**Argan**

Je l'y forcerai bien.

**Toinette**

Elle ne le fera pas, vous dis-je.

**Argan**

Elle le fera, ou je la mettrai dans un couvent.

**Toinette**

Vous ?

**Argan**

Moi.

**Toinette**

Bon !

**Argan**

Comment, bon ?

**Toinette**

Vous ne la mettez point dans un couvent.

**Argan**

Je ne la mettrai point dans un couvent ?

**Toinette**

Non.

**Argan**

Non ?

**Toinette**

Non.

**Argan**

Ouais ! Voici qui est plaisant ! Je ne mettrai pas ma fille dans un couvent, si je veux ?

**Toinette**

Non, vous dis-je.

**Argan**

Qui m'en empêchera ?

**Toinette**

Vous-même.

**Argan**

Moi ?

**Toinette**

Oui. Vous n'aurez pas ce cœur-là.

**Argan**

Je l'aurai.

**Toinette**

Vous vous moquez.

**Argan**

Je ne me moque point.

**Toinette**

La tendresse paternelle vous prendra.

**Argan**

Elle ne me prendra point.

**Toinette**

Une petite larme ou deux, des bras jetés au cou, un « Mon petit papa mignon », prononcé tendrement, sera assez pour vous toucher.

**Argan**

Tout cela ne fera rien.

**Toinette**

Oui, oui.

**Argan**

Je vous dis que je n'en démordrai point.

**Toinette**

Bagatelles.

**Argan**

Il ne faut point dire : « Bagatelles ».

**Toinette**

Mon Dieu ! je vous connais, vous êtes bon naturellement.

**Argan**

Je ne suis point bon, et je suis méchant quand je veux.

**Toinette**

Doucement, monsieur. Vous ne songez pas que vous êtes malade.



**Argan**

Je lui commande absolument de se préparer à prendre le mari que je dis.

**Toinette**

Et moi, je lui défends absolument d'en faire rien.

**Argan**

Où est-ce donc que nous sommes ? et quelle audace est-ce là, à une coquine de servante, de parler de la sorte devant son maître ?

**Toinette**

Quand un maître ne songe pas à ce qu'il fait, une servante bien sensée est en droit de le redresser.

**Argan**

Ah ! insolente, il faut que je t'assomme.

**Toinette**

Il est de mon devoir de m'opposer aux choses qui vous peuvent déshonorer.

**Argan**

Viens, viens, que je t'apprenne à parler.

**Toinette**

Je m'intéresse, comme je dois, à ne vous point laisser faire de folie.

**Argan**

Chienne !

**Toinette**

Non, je ne consentirai jamais à ce mariage.

**Argan**

Pendarde !

**Toinette**

Je ne veux point qu'elle épouse votre Thomas Diafoirus.

**Argan**

Carogne !

**Toinette**

Et elle m'obéira plutôt qu'à vous.

**Argan**

Angélique, tu ne veux pas m'arrêter cette coquine-là ?

**Angélique**

Hé ! mon père, ne vous faites point malade.

**Argan**

Si tu ne me l'arrêtes, je te donnerai ma malédiction.

**Toinette**

Et moi, je la déshériterai, si elle vous obéit.

**Argan**

Ah ! ah ! je n'en puis plus. Voilà pour me faire mourir.

Je tiens à signaler au moins deux points. D'abord, je note que le père et la fille parlent de la même chose, de la vie amoureuse d'Angélique, mais qu'ils ne voient pas cette chose de la même façon, mais pas du tout : le quiproquo est pour ainsi dire inscrit dans la structure sociale ou générationnelle qui double la réalité naturelle.

Et je note que Toinette prend tout de suite le parti d'Angélique contre son père Argan. Elle lui dit ses quatre vérités et d'abord que le cœur sain d'un père ne ferait pas ce qu'il fait et que le cœur amoureux de la fille ne pourra pas se soumettre<sup>23</sup>. Je suggère qu'il y a quelque chose du médecin et de la médecine, la médecine et le médecin de l'âme, dans les mots de Toinette.

J'ajoute qu'il ne me semble pas un hasard si Toinette agit en jouant un rôle, en créant un personnage et à la limite en devenant l'épouse d'Argan, le temps de le disputer comme dans une scène de ménage de

---

23. Toinette, comme tous les intrigants de Molière, est de la race du Ligurio de Machiavel. Dans *La Mandragore*, ce dernier explique le fait qu'il est l'allié de Callimaco, jeune homme amoureux, mais inquiet, et l'adversaire du barbon prépondérant Nicia, et ce par une sorte de prédisposition naturelle : « Ligurio : Tu as raison, et moi, je suis prêt à le faire. / Callimaco : Je le crois, bien que je sache que tes pareils vivent en dupant les hommes. Toutefois, je ne crois pas être du nombre, parce que si tu le faisais et que moi, je m'en avisais, je chercherais à m'en dédommager, et tu en perdrais alors l'accueil de ma maison et l'espoir d'avoir ce que je t'ai promis à l'avenir. / Ligurio : Ne doute pas de ma foi ; même s'il n'y avait pas le profit que je pressens et espère, *il y a que ton sang va bien avec le mien, et je désire presque tout autant que toi que tu satisfasses ton désir.* Mais laissons cela (I.3). »

comédie. Car, il me semble que Toinette est une représentation de l'art de la représentation : elle se transforme en épouse et mère ici, elle deviendra l'assistante du médecin Purgon sous peu, et dans le dernier acte, elle se fera même médecin on ne sait trop pourquoi, peut-être pour le plaisir de tromper Argan, qui n'est pas guéri et sans doute pas guérissable<sup>24</sup>.

C'est le moment de rencontrer au moins un vrai médecin fictif, du moins un médecin tel que Molière tient à le faire voir. Il s'agit d'un praticien au nom de famille si parlant, soit monsieur Purgon<sup>25</sup>. Il est un des exploiters de la crainte viscérale d'Argan, mais il est

---

24. Il est possible que cette troisième scène soit une sorte de preuve opératoire du scepticisme que le vrai sage devrait développer. Aussi, quand cette preuve de l'inanité de certains supposés médecins n'a pas d'effet, Béralde semble apprendre que son frère ne peut pas guérir de sa confiance sans faille envers tous ceux qui se disent médecins et qu'il doit être trompé pour de bon, et pour le bien de tous. L'amour est pédagogue, mais Toinette, la comédienne, l'est aussi, et même avec les gens sensés.

25. Ce n'est pas le seul exemple de ce trope, comme le prouvent les deux *Diafoirus* (qui semblent porter le nom de leur traitement préféré) et le bon *Fleurant* (dont le nom rappelle qu'il est obligé de mettre le nez là où peu de gens prennent plaisir). Dans *L'Amour médecin*, on a droit à un *Tomès* (le sécateur) et un *des Fonandrès* (l'assassin des hommes) et quelques autres noms ridicules et agressifs. On peut dire que la médecine est pour ainsi dire un exemple d'une bête à abattre plus générale de l'avis de Molière, soit le pédant ou le philosophe, pour ne pas dire le dévot, soit celui qui profite et entretient les illusions humaines. Dans l'œuvre du dramaturge comique, il y a la représentation, la défense et l'apologie d'une autre sagesse que celle des livres, des grandes théories et des rêves religieux, soit celle de la santé d'esprit, de l'expérience et de la reconnaissance des droits du corps, des sens et de la société. C'est la sagesse de Molière, dont il semble avoir doté sa Toinette.

aussi un violent qui est prêt à terroriser son patient pour le faire agir comme il veut et un orgueilleux pris par le plaisir de déclarer en public sa propre grandeur : il est le porte-parole de la science devenue puissance politique ; qui ne lui obéit pas aveuglément est un idiot, un rebelle et donc un criminel, et il mérite la mort.

**Monsieur Purgon**

Je viens d'apprendre là-bas, à la porte, de jolies nouvelles ; qu'on se moque ici de mes ordonnances, et qu'on a fait refus de prendre le remède que j'avais prescrit.

**Argan**

Monsieur, ce n'est pas...

**Monsieur Purgon**

Voilà une hardiesse bien grande, une étrange rébellion d'un malade contre son médecin !

**Toinette**

Cela est épouvantable.

**Monsieur Purgon**

Un clystère que j'avais pris plaisir à composer moi-même.

**Argan**

Ce n'est pas moi...

**Monsieur Purgon**

Inventé et formé dans toutes les règles de l'art.

**Toinette**

Il a tort.

**Monsieur Purgon**

Et qui devait faire dans les entrailles un effet merveilleux.

**Argan**

Mon frère...

**Monsieur Purgon**

Le renvoyer avec mépris !

**Argan**

C'est lui...

**Monsieur Purgon**

C'est une action exorbitante.

**Toinette**

Cela est vrai.

**Monsieur Purgon**

Un attentat énorme contre la médecine.

**Argan**

Il est cause...

**Monsieur Purgon**

Un crime de lèse-Faculté, qui ne se peut assez punir.

**Toinette**

Vous avez raison.

**Monsieur Purgon**

Je vous déclare que je romps commerce avec vous.

**Argan**

C'est mon frère...

**Monsieur Purgon**

Que je ne veux plus d'alliance avec vous.

**Toinette**

Vous ferez bien.

**Monsieur Purgon**

Et que, pour finir toute liaison avec vous, voilà la donation que je faisais à mon neveu, en faveur du mariage.

**Argan**

C'est mon frère qui a fait tout le mal.

**Monsieur Purgon**

Mépriser mon clystère !

**Argan**

Faites-le venir ; je m'en vais le prendre.

**Monsieur Purgon**

Je vous aurais tiré d'affaire avant qu'il fût peu.

**Toinette**

Il ne le mérite pas.

**Monsieur Purgon**

J'allais nettoyer votre corps, et en évacuer entièrement les mauvaises humeurs.

**Argan**

Ah ! mon frère !

**Monsieur Purgon**

Et je ne voulais plus qu'une douzaine de médecines pour vider le fond du sac.

**Toinette**

Il est indigne de vos soins.

**Monsieur Purgon**

Mais, puisque vous n'avez pas voulu guérir par mes mains...

**Argan**

Ce n'est pas ma faute.

**Monsieur Purgon**

Puisque vous vous êtes soustrait de l'obéissance que l'on doit à son médecin...



**Toinette**

Cela crie vengeance.

**Monsieur Purgon**

Puisque vous vous êtes déclaré rebelle aux remèdes que je vous ordonnais...

**Argan**

Hé ! point du tout.

**Monsieur Purgon**

J'ai à vous dire que je vous abandonne à votre mauvaise constitution, à l'intempérie de vos entrailles, à la corruption de votre sang, à l'âcreté de votre bile, et à la féculence de vos humeurs.

**Toinette**

C'est fort bien fait.

**Argan**

Mon Dieu !

**Monsieur Purgon**

Et je veux qu'avant qu'il soit quatre jours vous deveniez dans un état incurable ;

**Argan**

Ah ! miséricorde !

**Monsieur Purgon**

Que vous tombiez dans la bradypepsie,

**Argan**

Monsieur Purgon !

**Monsieur Purgon**

De la bradypepsie dans la dyspepsie,

**Argan**

Monsieur Purgon !

**Monsieur Purgon**

De la dyspepsie dans l'apepsie,

**Argan**

Monsieur Purgon !

**Monsieur Purgon**

De l'apepsie dans la lienterie,

**Argan**

Monsieur Purgon !

**Monsieur Purgon**

De la lienterie dans la dyssenterie,

**Argan**

Monsieur Purgon !

**Monsieur Purgon**

De la dyssenterie dans l'hydropisie,

**Argan**

Monsieur Purgon !

### **Monsieur Purgon**

Et de l'hydropisie dans la privation de la vie, où vous aura conduit votre folie.

La scène est drôle ; on ne peut pas ne pas rire ; mais la scène est terrible. Et elle l'est d'abord à cause de la colère de monsieur Purgon. C'est presque une colère religieuse. En tout cas, elle en a les caractéristiques. Purgon prive Argan des sacrements d'une sorte de religion dont il est l'évêque ou l'archevêque ou du moins le prêcheur : il y a du Bossuet chez monsieur Purgon <sup>26</sup>. Et il excommunie

---

26. En tout cas, il aurait pu, il aurait voulu atteindre les sommets du plus grand orateur funèbre français. Comme on peut le deviner ici : « Mais que nous nous pardonnons aisément nos fautes, quand la fortune nous les pardonne ! et que nous nous croyons bientôt les plus éclairés et les plus habiles, quand nous sommes les plus élevés et les plus heureux ! Les mauvais succès sont les seuls maîtres qui peuvent nous reprendre utilement, et nous arracher cet aveu d'avoir failli, qui coûte tant à notre orgueil. Alors, quand les malheurs nous ouvrent les yeux, nous repassons avec amertume sur tous nos faux pas ; nous nous trouvons également accablés de ce que nous avons fait et de ce que nous avons manqué de faire, et nous ne savons plus par où excuser cette prudence présomptueuse qui se croyait infallible. Nous voyons que Dieu seul est sage ; et en déplorant vainement les fautes qui ont ruiné nos affaires, une meilleure réflexion nous apprend à déplorer celles qui ont perdu notre éternité, avec cette singulière consolation, qu'on les répare quand on les pleure (*Oraison funèbre de Henriette de France*). » Et ici : « En cet état, Messieurs, la vie n'est-elle pas un péril ? La mort n'est-elle pas une grâce ? Que ne doit-on craindre de ses vices si les bonnes qualités sont si dangereuses ? N'est-ce donc pas un bienfait de Dieu d'avoir abrégé les tentations avec les jours de Madame, de l'avoir arrachée à sa propre gloire avant que cette gloire par son excès eût

un fidèle qui n'est pas fidèle, dont le oui n'est pas oui, et le non n'est pas non. Car pour Purgon, Argan est un hérétique ou un impie, lui qui pourtant aurait forcé sa fille à prendre un lavement pour le sauver, lui. Ceci est sûr : si le médecin lui avait dit de ne plus parler à sa fille, de ne plus l'embrasser, voire de ne plus sortir de sa maison avec elle, il l'aurait fait. Mais tout doit plier devant un dogmatique et ses dogmes, et Argan ne s'est pas assez plié, ne s'est pas agenouillé tout de suite, ne s'est pas prostré tout à fait <sup>27</sup>.

---

mis en hasard sa modération? Qu'importe que sa vie ait été si courte? Jamais ce qui doit finir ne peut être long. Quand nous ne compterions point ses confessions plus exactes, ses entretiens de dévotions plus fréquents, son application plus forte à la piété dans les derniers temps de sa vie, ce peu d'heures saintement passées parmi les plus rudes épreuves et dans les sentiments les plus purs du christianisme tiennent lieu toutes seules d'un âge accompli. Le temps a été court, je l'avoue ; mais l'opération de la grâce a été forte, mais la fidélité de l'âme a été parfaite. C'est l'effet d'un art consommé de réduire en petit tout un grand ouvrage, et la grâce, cette excellente ouvrière, se plaît quelquefois à renfermer en un jour la perfection d'une longue vie. Je sais que Dieu ne veut pas qu'on s'attende à de tels miracles ; mais si la témérité insensée des hommes abuse de ses bontés, son bras pour cela n'est pas raccourci, et sa main n'est pas affaiblie (*Oraison funèbre de Henriette d'Angleterre*). »

27. Pour mieux sonder ce personnage et son délire fanatique, il faudrait sans aucun doute lire le *Molière* de Georges Forestier et surtout son chapitre 25 « Fauché en plein élan » qui porte sur la création du *Malade imaginaire*. Comme toujours, l'information qu'offre le grand praticien de la génétique artistique est minutieuse et solide, mais il avance aussi la suggestion que *Le Malade imaginaire* était une sorte de longue métaphore, où la maladie imaginaire, les médecins et la médecine étaient des images parlantes, mais discrètes, des dévots et des imposteurs de l'illusion

La scène montre aussi d'où sourd la puissance du médecin Purgon : elle naît de la crainte de ses clients, de la crainte de la maladie, mais surtout de la crainte de la mort. La liste des maladies que le médecin détaille, scandée par les « Monsieur Purgon ! » d'Argan de plus en plus terrorisé, est drôle sans doute, mais elle dit et redit le point essentiel. Et la liste des maladies finit avec le mal qu'elle annonce et qui est le fond du fond, soit le mal suprême que tous craignent, quoi qu'ils fassent et quelque sages qu'ils soient ; la liste des maladies finit avec la mort.

Je note que la coquine de Toinette soutient l'excommunication de son maître : elle joue le personnage d'un fidèle de la religion médicale, ce qu'elle

---

religieuse. Sa suggestion menée à bien exigerait une seconde lecture de la pièce qui en augmenterait et en approfondirait la portée. « En plaçant un personnage à la fois malade en imagination et bien portant face à des médecins incapables de déceler l'absence de toute maladie, il [Molière] savait qu'il ferait rire autant de la folie de son héros que du ridicule de médecins réduits, devant le manque de symptôme, à débiter leur litanie livresque sur les dérèglements de la rate et du foie, censée engendrer la mélancolie hypocondriaque. Cette rencontre offrait matière à scènes burlesques de consultations, débats comiques entre médecins et discussions sérieuses sur la médecine. Elle possédait ainsi à la fois une très forte portée satirique – devant l'inconnu les médecins ne savent invoquer que la maladie mélancolique et imposent des remèdes qui rendent malade – et un fort enjeu idéologique : ce sont les peurs nées dans leur imagination qui jettent les hommes dans les bras de toutes les formes de dévotion. Et en référence au dévot Orgon de *Tartuffe*, Molière nomma son dévot de la médecine : Argan. » C'est ici qu'on pourrait rappeler la tradition que longtemps Molière a travaillé à une traduction versifiée du *De rerum natura*, poème latin du grand épicurien, et donc du grand athée, Lucrèce.

n'est pas du tout. Ce faisant, elle est presque aussi méchante que ce diable de Purgon. Mais comme tous les spectateurs, je lui pardonne son jeu. Pourquoi ? Parce que je sens qu'elle fait tout cela pour Angélique, pour protéger son amour de Cléante, et au fond sans doute parce qu'elle veut le bien d'Argan, celui qui est le père aimant, mais fou, de la jeune fille.

On pourrait protester qu'elle devrait raisonner avec lui et tenter de le guérir de son TOC. Mais comment corriger ce malade imaginaire, et d'abord peut-on le faire ? En tout cas, Molière offre une autre scène typique de son théâtre quand il présente un homme sensé qui raisonne avec le toqué obligatoire <sup>28</sup>.

En écoutant leurs échanges, je note les bonnes manières des deux interlocuteurs, qui répètent un aimable « mon frère » alors qu'ils s'affrontent sur le terrain cher à chacun, le sort d'Angélique, et qu'ils disent non pas leur fraternité naturelle, mais leur opposition

---

28. Cet autre personnage type se retrouve ailleurs ; il s'appelle, par exemple, Philinte (et Éliante) dans *Le Misanthrope*, mais aussi La Grange dans *Les Précieuses ridicules* et Henriette dans *Les Femmes savantes*. Il est remarquable que ces sages ne connaissent à peu près aucun succès auprès des toqués de service. Il y a au moins un sage qui ramène à la raison le toqué, ou plutôt la toquée. C'est Ariste dans *Les Femmes savantes*. Il réussit à ouvrir les yeux, à toucher le cœur et à guérir Philaminte, mais il le fait quand il cesse de dire la vérité crue et quand il crée une double fiction, laquelle force l'exploiteur Trissotin à se révéler. Il va presque de soi que son succès avec Philaminte est nul auprès des deux autres femmes savantes, Bélise et Armande. La raison semble en être que Philaminte a quand même été capable de recevoir le pouvoir de l'amour dans son corps, alors que les deux autres sont de furieuses *spiritualistes*.

*doxale*, car Béralde est un incroyant alors que son frère Argan est un pieux d'entre les pieux.

**Béralde**

Vous voulez bien, mon frère, que je vous demande, avant toute chose, de ne vous point échauffer l'esprit dans notre conversation ?

**Argan**

Voilà qui est fait.

**Béralde**

De répondre sans nulle aigreur aux choses que je pourrai vous dire ?

**Argan**

Oui.

**Béralde**

Et de raisonner ensemble sur les affaires dont nous avons à parler, avec un esprit détaché de toute passion.

**Argan**

Mon Dieu ! oui. Voilà bien du préambule.

**Béralde**

D'où vient, mon frère, qu'ayant le bien que vous avez et n'ayant d'enfants qu'une fille, car je ne compte pas la petite ; d'où vient, dis-je, que vous parlez de la mettre dans un couvent ?

**Argan**

D'où vient, mon frère, que je suis maître dans ma famille, pour faire ce que bon me semble ?

**Béralde**

Votre femme ne manque pas de vous conseiller de vous défaire ainsi de vos deux filles ; et je ne doute point que, par un esprit de charité, elle ne fût ravie de les voir toutes deux bonnes religieuses.

**Argan**

Oh çà ! nous y voici. Voilà tout d'abord la pauvre femme en jeu. C'est elle qui fait tout le mal, et tout le monde lui en veut.

**Béralde**

Non, mon frère ; laissons-la là : c'est une femme qui a les meilleures intentions du monde pour votre famille, et qui est détachée de toute sorte d'intérêt ; qui a pour vous une tendresse merveilleuse, et qui montre pour vos enfants une affection et une bonté qui n'est pas concevable : cela est certain. N'en parlons point, et revenons à votre fille. Sur quelle pensée, mon frère, la voulez-vous donner en mariage au fils d'un médecin ?

**Argan**

Sur la pensée, mon frère, de me donner un gendre tel qu'il me faut.

**Béralde**

Ce n'est point là, mon frère, le fait de votre fille ; et il se présente un parti plus sortable pour elle.



**Argan**

Oui ; mais celui-ci, mon frère, est plus sortable pour moi.

**Béralde**

Mais le mari qu'elle doit prendre doit-il être, mon frère, ou pour elle, ou pour vous ?

**Argan**

Il doit être, mon frère, et pour elle et pour moi ; et je veux mettre dans ma famille les gens dont j'ai besoin.

**Béralde**

Par cette raison-là, si votre petite était grande, vous lui donneriez en mariage un apothicaire.

**Argan**

Pourquoi non ?

**Béralde**

Est-il possible que vous serez toujours embéguiné de vos apothicaires et de vos médecins, et que vous vouliez être malade en dépit des gens et de la nature !

**Argan**

Comment l'entendez-vous, mon frère ?

**Béralde**

J'entends, mon frère, que je ne vois point d'homme qui soit moins malade que vous, et que je ne demanderais point une meilleure constitution que la vôtre. Une grande marque que vous vous portez bien, et que vous

avez un corps parfaitement bien composé, c'est qu'avec tous les soins que vous avez pris, vous n'avez pu parvenir encore à gâter la bonté de votre tempérament, et que vous n'êtes point crevé de toutes les médecines qu'on vous a fait prendre.

**Argan**

Mais savez-vous, mon frère, que c'est cela qui me conserve; et que monsieur Purgon dit que je succomberais, s'il était seulement trois jours sans prendre soin de moi?

**Béralde**

Si vous n'y prenez garde, il prendra tant de soin de vous, qu'il vous enverra en l'autre monde.

**Argan**

Mais raisonnons un peu, mon frère. Vous ne croyez donc point à la médecine?

**Béralde**

Non, mon frère; et je ne vois pas que, pour son salut, il soit nécessaire d'y croire.

**Argan**

Quoi! vous ne tenez pas véritable une chose établie par tout le monde, et que tous les siècles ont révéree?

**Béralde**

Bien loin de la tenir véritable, je la trouve, entre nous, une des plus grandes folies qui soient parmi les hommes; et, à regarder les choses en philosophe, je ne

vois point une plus plaisante momerie <sup>29</sup>, je ne vois rien de plus ridicule, qu'un homme qui se veut mêler d'en guérir un autre.

**Argan**

Pourquoi ne voulez-vous pas, mon frère, qu'un homme en puisse guérir un autre ?

**Béralde**

Par la raison, mon frère, que les ressorts de notre machine sont des mystères, jusques ici, où les hommes ne voient goutte ; et que la nature nous a mis au-devant des yeux des voiles trop épais pour y connaître quelque chose.

**Argan**

Les médecins ne savent donc rien, à votre compte ?

**Béralde**

Si fait, mon frère. Ils savent la plupart de fort belles humanités, savent parler en beau latin, savent nommer en grec toutes les maladies, les définir et les diviser ; mais, pour ce qui est de les guérir, c'est ce qu'ils ne savent pas du tout.

**Argan**

Mais toujours faut-il demeurer d'accord que, sur cette matière, les médecins en savent plus que les autres.

---

29. Bouffonnerie ridicule.

**Béralde**

Ils savent, mon frère, ce que je vous ai dit, qui ne guérit pas de grand-chose : et toute l'excellence de leur art consiste en un pompeux galimatias, en un spécieux babil, qui vous donne des mots pour des raisons, et des promesses pour des effets.

**Argan**

Mais enfin, mon frère, il y a des gens aussi sages et aussi habiles que vous ; et nous voyons que, dans la maladie, tout le monde a recours aux médecins.

**Béralde**

C'est une marque de la faiblesse humaine, et non pas de la vérité de leur art.

**Argan**

Mais il faut bien que les médecins croient leur art véritable, puisqu'ils s'en servent pour eux-mêmes.

**Béralde**

C'est qu'il y en a parmi eux qui sont eux-mêmes dans l'erreur populaire, dont ils profitent ; et d'autres qui en profitent sans y être. Votre monsieur Purgon, par exemple, n'y sait point de finesse ; c'est un homme tout médecin, depuis la tête jusqu'aux pieds ; un homme qui croit à ses règles plus qu'à toutes les démonstrations des mathématiques, et qui croirait du crime à les vouloir examiner ; qui ne voit rien d'obscur dans la médecine, rien de douteux, rien de difficile ; et qui, avec une impétuosité de prévention, une roideur de confiance, une brutalité de sens commun et de raison, donne au

travers des purgations et des saignées, et ne balance aucune chose. Il ne lui faut point vouloir mal de tout ce qu'il pourra vous faire : c'est de la meilleure foi du monde qu'il vous expédiera ; et il ne fera, en vous tuant, que ce qu'il a fait à sa femme et à ses enfants, et ce qu'en un besoin il ferait à lui-même.

**Argan**

C'est que vous avez, mon frère, une dent de lait contre lui. Mais, enfin, venons au fait. Que faire donc quand on est malade ?

**Béralde**

Rien, mon frère.

**Argan**

Rien ?

**Béralde**

Rien. Il ne faut que demeurer en repos. La nature, d'elle-même, quand nous la laissons faire, se tire doucement du désordre où elle est tombée. C'est notre inquiétude, c'est notre impatience qui gâte tout ; et presque tous les hommes meurent de leurs remèdes, et non pas de leurs maladies.

**Argan**

Mais il faut demeurer d'accord, mon frère, qu'on peut aider cette nature par de certaines choses.

**Béralde**

Mon Dieu, mon frère, ce sont de pures idées dont nous aimons à nous repaître ; et de tout temps il s'est glissé parmi les hommes de belles imaginations que nous venons à croire, parce qu'elles nous flattent et qu'il serait à souhaiter qu'elles fussent véritables. Lorsqu'un médecin vous parle d'aider, de secourir, de soulager la nature, de lui ôter ce qui lui nuit, et lui donner ce qui lui manque, de la rétablir, et de la remettre dans une pleine facilité de ses fonctions ; lorsqu'il vous parle de rectifier le sang, de tempérer les entrailles et le cerveau, de dégonfler la rate, de raccommoder la poitrine, de réparer le foie, de fortifier le cœur, de rétablir et conserver la chaleur naturelle, et d'avoir des secrets pour étendre la vie à de longues années, il vous dit justement le roman de la médecine. Mais, quand vous en venez à la vérité et à l'expérience, vous ne trouvez rien de tout cela ; et il en est comme de ces beaux songes, qui ne vous laissent au réveil que le déplaisir de les avoir crus.

**Argan**

C'est-à-dire que toute la science du monde est renfermée dans votre tête ; et vous voulez en savoir plus que tous les grands médecins de notre siècle.

**Béralde**

Dans les discours et dans les choses, ce sont deux sortes de personnes que vos grands médecins. Entendez-les parler, les plus habiles gens du monde ; voyez-les faire, les plus ignorants de tous les hommes.

**Argan**

Ouais ! vous êtes un grand docteur, à ce que je vois ; et je voudrais bien qu'il y eût ici quelqu'un de ces messieurs, pour rembarrer vos raisonnements, et rabaisser votre caquet.

**Béralde**

Moi, mon frère, je ne prends point à tâche de combattre la médecine ; et chacun, à ses périls et fortune, peut croire tout ce qu'il lui plaît. Ce que j'en dis n'est qu'entre nous ; et j'aurais souhaité de pouvoir un peu vous tirer de l'erreur où vous êtes, et, pour vous divertir, vous mener voir, sur ce chapitre, quelque'une des comédies de Molière.

**Argan**

C'est un bon impertinent que votre Molière, avec ses comédies ! et je le trouve bien plaisant d'aller jouer d'honnêtes gens comme les médecins !

**Béralde**

Ce ne sont point les médecins qu'il joue, mais le ridicule de la médecine.

**Argan**

C'est bien à lui à faire, de se mêler de contrôler la médecine ! Voilà un bon nigaud, un bon impertinent, de se moquer des consultations et des ordonnances, de s'attaquer au corps des médecins, et d'aller mettre sur son théâtre des personnes vénérables comme ces messieurs-là !

**Béralde**

Que voulez-vous qu'il y mette, que les diverses professions des hommes ? On y met bien tous les jours les princes et les rois, qui sont d'aussi bonne maison que les médecins.

**Argan**

Par la mort, nom de diable ! si j'étais que des médecins, je me vengerais de son impertinence ; et, quand il sera malade, je le laisserais mourir sans secours. Il aurait beau faire et beau dire, je ne lui ordonnerais pas la moindre petite saignée, le moindre petit lavement ; et je lui dirais : « Crève, crève ; cela t'apprendra une autre fois à te jouer à la Faculté. »

**Béralde**

Vous voilà bien en colère contre lui.

**Argan**

Oui. C'est un malavisé ; et si les médecins sont sages, ils feront ce que je dis.

**Béralde**

Il sera encore plus sage que vos médecins, car il ne leur demandera point de secours.

**Argan**

Tant pis pour lui, s'il n'a point recours aux remèdes.

**Béralde**

Il a ses raisons pour n'en point vouloir, et il soutient que cela n'est permis qu'aux gens vigoureux et robustes, et



qui ont des forces de reste pour porter les remèdes avec la maladie ; mais que pour lui, il n'a justement de la force que pour porter son mal.

**Argan**

Les sottises raisons que voilà ! Tenez, mon frère, ne parlons point de cet homme-là davantage ; car cela m'échauffe la bile, et vous me donneriez mon mal.

**Béralde**

Je le veux bien, mon frère ; et, pour changer de discours, je vous dirai que, sur une petite répugnance que vous témoigne votre fille, vous ne devez point prendre les résolutions violentes de la mettre dans un couvent ; que, pour le choix d'un gendre, il ne faut pas suivre aveuglément la passion qui vous emporte ; et qu'on doit, sur cette matière, s'accommoder un peu à l'inclination d'une fille, puisque c'est pour toute la vie, et que de là dépend tout le bonheur d'un mariage.

Comme on le voit dans cette scène, Béralde veut guérir son frère pour aider sa nièce. Mais il le fait en ne faisant que proposer des mots, pourrait-on dire. Et de plus, en voulant corriger l'opinion d'Argan, il s'y prend mal, ou du moins il va loin, trop loin. Aussi, je ne le défends pas, pas jusqu'à prétendre avec lui que la médecine, toute médecine, est sans effet bénéfique. Bon patient, je ne suis pas d'avis que la seule nature guérit, qu'une guérison médicale est pour ainsi dire nulle et non avenue et que les professionnels de la santé sont tous des fraudeurs ou des innocents. Je crois même que Béralde

se laisse emporter par une sorte de colère contre son frère toqué et en met, comme on dit.

Quoi qu'il en soit, je vois en lui le défenseur de l'amour surtout plutôt que le promoteur d'un scepticisme doctrinaire anti-médical. Cela m'est d'autant plus facile à faire que j'entends haut et fort la méchanceté d'Argan, qui jouit de l'idée qu'on puisse refuser les remèdes auquel il croit à ceux qui n'y croient pas avec toute la foi nécessaire. Ce qu'il souhaite pour les autres lui sera fait par monsieur Purgon, ou du moins lui sera prédit par ce médecin traitant et prêchant qui aime imaginer la mort de ses patients. Le malade imaginaire est un fanatique digne du fanatisme de son médecin, monsieur Purgon ; il est condamnable sans doute, du moins tant qu'on ne le voit pas souffrir des effets d'un fanatisme équivalent au sien chez son médecin, et alors il est digne de pitié, mais aussi de rire.

Il n'en reste pas moins que dans cette fiction de Molière, il y a au moins une guérison partielle d'Argan, une guérison qui est opérée par une fiction : à deux reprises, on peut faire comprendre à Argan qui l'aime en vérité, non pas son épouse, mais sa fille. Il ne me surprend pas que Toinette organise les deux mises en scène et joue dans chacune d'elles. En tout cas, c'est elle qui suggère à Argan de jouer le mort, et elle joue la détresse, pour mieux découvrir l'amour.

Voici la seconde comédie que les deux jouent cette fois pour sonder l'affection d'Angélique et dissiper une illusion, pour voir les choses comme elles sont et reconnaître les cœurs qui aiment en vérité.

**Toinette**

Par ma foi, j'entends votre fille. Remettez-vous comme vous étiez, et voyons de quelle manière elle recevra votre mort. C'est une chose qu'il n'est pas mauvais d'éprouver ; et, puisque vous êtes en train, vous connaîtrez par là les sentiments que votre famille a pour vous.

**Toinette**

Ô ciel ! ah ! fâcheuse aventure ! Malheureuse journée !

Angélique

Qu'as-tu, Toinette ? et de quoi pleures-tu ?

**Toinette**

Hélas ! j'ai de tristes nouvelles à vous donner.

**Angélique**

Hé ! quoi ?

**Toinette**

Votre père est mort.

**Angélique**

Mon père est mort, Toinette ?

**Toinette**

Oui. Vous le voyez là, il vient de mourir tout à l'heure d'une faiblesse qui lui a pris.

**Angélique**

Ô ciel! quelle infortune! quelle atteinte cruelle! Hélas! faut-il que je perde mon père, la seule chose qui me restait au monde; et qu'encore, pour un surcroît de désespoir, je le perde dans un moment où il était irrité contre moi! Que deviendrai-je, malheureuse? et quelle consolation trouver après une si grande perte?

**Angélique**

Laissons là toutes les pensées du mariage. Après la perte de mon père, je ne veux plus être du monde, et j'y renonce pour jamais<sup>30</sup>. Oui, mon père, si j'ai résisté tantôt à vos volontés, je veux suivre du moins une de vos intentions, et réparer par là le chagrin que je m'accuse de vous avoir donné. Souffrez, mon père, que je vous en donne ici ma parole, et que je vous embrasse pour vous témoigner mon ressentiment.

**Argan**

Ah! ma fille!

**Angélique**

Ahi!

**Argan**

Viens. N'aie point de peur, je ne suis pas mort. Va, tu es mon vrai sang, ma véritable fille; et je suis ravi d'avoir vu ton bon naturel.

---

30. Pour toujours.

**Angélique**

Ah ! quelle surprise agréable ! Mon père, puisque, par un bonheur extrême, le ciel vous redonne à mes vœux, souffrez qu'ici je me jette à vos pieds, pour vous supplier d'une chose. Si vous n'êtes pas favorable au penchant de mon cœur, si vous me refusez Cléante pour époux, je vous conjure au moins de ne me point forcer d'en épouser un autre. C'est toute la grâce que je vous demande.

**Béralde**

Mon frère, pouvez-vous tenir là contre ?

**Toinette**

Monsieur, serez-vous insensible à tant d'amour ?

**Argan**

Qu'il se fasse médecin, je consens au mariage.

**Béralde**

Mais, mon frère, il me vient une pensée. Faites-vous médecin vous-même. La commodité sera encore plus grande, d'avoir en vous tout ce qu'il vous faut.

**Toinette**

Cela est vrai. Voilà le vrai moyen de vous guérir bientôt ; et il n'y a point de maladie si osée que de se jouer à la personne d'un médecin.

**Argan**

Je pense, mon frère, que vous vous moquez de moi. Est-ce que je suis en âge d'étudier ?

**Béralde**

Bon, étudiant! Vous êtes assez savant; et il y en a beaucoup parmi eux qui ne sont pas plus habiles que vous.

**Argan**

Mais il faut savoir bien parler latin, connaître les maladies, et les remèdes qu'il y faut faire.

**Béralde**

En recevant la robe et le bonnet de médecin, vous apprendrez tout cela; et vous serez après plus habile que vous ne voudrez.

**Argan**

Quoi! l'on sait discourir sur les maladies quand on a cet habit-là?

**Béralde**

Oui. L'on n'a qu'à parler avec une robe et un bonnet, tout galimatias devient savant, et toute sottise devient raison.

«Toute sottise devient raison.» La pièce finit, presque, avec cette boutade. Tout est bien qui finit bien, ajoutera-t-on peut-être, en citant un autre grand dramaturge. Mais je tiens à rappeler que la guérison d'Argan n'est que partielle et que tout ne va pas bien à la fin. Sa maladie de fond, sa maladie imaginaire, comme dit Molière, son TOC, comme nous dirions, n'est pas guéri. Que peut-on faire dans un cas comme le sien? Peu de chose au fond,

je le répète. Mais les médecins ont un terme fort intéressant quand ils parlent de médicaments : ils parlent de placebo. Un placebo est un remède fictif, un remède de comédie, qui n'a aucun effet clinique, mais qui plaît au malade et même qui peut, mystérieusement, le guérir au moins un peu. Il faudrait sans doute conclure que pour Molière, le théâtre, la fiction, l'art de la représentation peut servir de placebo pour les pauvres vies des pauvres humains fous, que nous sommes tous ensemble <sup>31</sup>.

En tout cas, pour mettre un terme à cette présentation du *Malade imaginaire*, j'aimerais tenter quelque chose ; j'aimerais m'offrir un placebo. J'aimerais corriger la triste scène où, terrorisé par Purgon, Argan se voit excommunié par son médecin irrité, halluciné et cruel ; je propose la représentation de la scène finale de la pièce qu'a inventée Molière. On y voit Argan pour ainsi dire guérir de sa folie, pour autant qu'elle est délétère pour les autres, en devenant encore plus fou : Argan le toqué devient un médecin toqué et *retoqué*, car il a acquis un diplôme qu'il croit valide. C'est une pièce de théâtre à l'intérieur d'une pièce de théâtre, parce que le malade imaginaire imagine qu'il devient médecin grâce à une comédie dans laquelle il joue sans le savoir. À un moment de cette scène presque surréelle, écrite et dite en un latin de cuisine qui ressemble étrangement à du français mal prononcé, plusieurs médecins censément certifiés lui posent des questions lors d'un examen non

---

31. Je rappelle que dans la scène précédente, Béralde invite Argan à voir une comédie de Molière pour le divertir. Argan, tout à sa colère et au sérieux de son fantasme délétère, refuse. Il y a là sans aucun doute une leçon, fictive.

pas médical, mais professionnel. À mesure qu'il répond, les comédiens, qui jouent des experts qu'ils ne sont en aucune manière, reconnaissent qu'Argan se transforme peu à peu en médecin, du moins dans son imagination : le malade imaginaire devient un médecin imaginaire. C'est une sorte d'apothéose loufoque, faite de questions diverses, de réponses répétées et d'approbations publiques réitérées.

Pour cette dernière scène, les comédiens joueront l'un le candidat bachelier Argan, les autres, de faux docteurs et eux et moi tous ensemble, une imaginaire école de médecine. Mais si j'entre en scène pour vous, je vous demande de jouer la société qui approuve les faux médecins de comédie qui approuvent le médecin imaginaire. Vous avez trois répliques à prononcer sur la feuille que vous avez en main. Vos répliques se trouvent sous le titre « Chœur des spectateurs ». Avant de commencer, je vérifie si vous êtes prêts à tenir votre rôle.

Tout va bien ? Allons-y.

**Doctor primus**<sup>32</sup>

Domandabo tibi, docte bacheliere,  
Quæ sunt remèdia  
Quæ, in maladia  
Ditta hydropsia,  
Apoplexia, convulsione et paralyasia,  
Convenit facere.

---

32. Encore une fois, le texte joué a été écourté pour tenir compte des contraintes de temps.



**Bachelierus**

Clysterium donare,  
Postea saignare,  
Ensuita purgare.

**Chorus**

Bene, bene, bene, bene répondre.  
Dignus, dignus est entrare  
In nostro docto corpore.

**Choeur des spectateurs**

Dignus, dignus est entrare  
In questo docto corpore.

**Doctor secundus**

Domandabo tibi, docte bacheliere,  
Quæ remedia colicosis, fievrosis,  
Maniacis, freneticis,  
Melancolicis, demoniacis,  
Asthmaticis atque pulmonicis,  
Catharrosis et tussicolisis,  
In omni membro démis aut fracturé  
Covenit facere.

**Bachelierus**

Clysterium donare,  
Postea saignare,  
Ensuita purgare.

**Chorus**

Bene, bene, bene, bene répondre.

Dignus, dignus est entrare  
In nostro docto corpore.

**Choeur des spectateurs**

Dignus, dignus est entrare  
In questo docto corpore.

**Doctor tertius**

Domandabo tibi, docte bacheliere,  
Quæ remedia, surdis, mutis,  
Manchotis atque omnibus estropiatis,  
Malum de dentibus, pesta, rabie  
Convenit facere.

**Bachelierus**

Clysterium donare,  
Postea saignare,  
Ensuita purgare.

**Chorus**

Bene, bene, bene, bene répondre.  
Dignus, dignus est entrare  
In nostro docto corpore.

**Choeur des spectateurs**

Dignus, dignus est entrare  
In questo docto corpore.

**Doctor quartus**

Hiero maladus unus  
Tombavit in meas manus,  
Homo richus comme un Crésus.

Habet grandam fievram,  
Grandam dolorem capitis,  
Grandum insuper malum au côté,  
Cum granda difficultate  
Et pena a respirare.  
Domandabo tibi, docte bacheliere,  
Quid illi facere.

**Bachelierus**

Clysterium donare,  
Postea saignare,  
Ensuita purgare.

**Chorus**

Bene, bene, bene, bene répondre.  
Dignus, dignus est entrare  
In nostro docto corpore.

**Choeur des spectateurs**

Dignus, dignus est entrare  
In questo docto corpore.

**Doctor quintus**

Mais, si maladia  
Opiniatria  
Non vult se guarire,  
Quid illi facere ?

**Bachelierus**

Clysterium donare,  
Postea saignare,  
Ensuita purgare.

Resaignare, repurgare et reclysterizare.

**Chorus**

Bene, bene, bene, bene respondere.  
Dignus, dignus est entrare  
In nostro docto corpore.

**Choeur des spectateurs**

Dignus, dignus est entrare  
In questo docto corpore.

Je vous remercie de votre participation.

Encore un ou deux derniers mots, et ce rendez-vous médical est terminé ; à la suite de cela, chacun des patients ici présents pourra rentrer chez soi. Premier mot : Molière est un auteur comique sérieux ; j'ai dit de lui qu'il est léger, et pessimiste. Cela veut dire qu'il peint les humains pour autant qu'ils sont souvent ridicules. Cela veut dire aussi qu'il ne focalise pas l'attention de son spectateur sur le mal, sur la douleur et sur la punition, mais sur ce qui fait rire ; il ne cherche pas d'abord à inspirer de la compassion pour ceux qui souffrent et donc promouvoir des rêves utopiques et les moyens violents ainsi justifiés, voire commandés ; il n'annonce pas une dialectique historique où tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes, ou plutôt où

tout avance vers le meilleur des mondes et la fin des temps historiques et imparfaits <sup>33</sup>.

---

33. Sans aucun doute, il y a des artistes qui proposent une toute autre vision de la condition humaine. Voir, parmi les plus grands, Hugo, par exemple, dans *Les Misérables*, les chapitres « Quel horizon on voit du haut de la barricade [V.1.5] » et « Les morts ont raison et les vivants n'ont pas tort [V.1.20] ». À la suite de son créateur qui le fait à chaque page du roman, Enjolras, orateur enflammé de la religion sociale de Hugo, lie la pitié, le sens de l'Histoire et la devise républicaine ; le remède qui guérit le mal de l'humanité est l'insurrection violente, qui se répète de siècle en siècle, de décennie en décennie, de société en société, et le sang versé est justifié par la société juste rêvée. « Citoyens, le dix-neuvième siècle est grand, mais le vingtième siècle sera heureux. Alors plus rien de semblable à la vieille histoire ; on n'aura plus à craindre, comme aujourd'hui, une conquête, une invasion, une usurpation, une rivalité de nations à main armée, une interruption de civilisation dépendant d'un mariage de rois, une naissance dans les tyrannies héréditaires, un partage de peuples par congrès, un démembrement par écroulement de dynastie, un combat de deux religions se rencontrant de front, comme deux boucs de l'ombre, sur le pont de l'infini ; on n'aura plus à craindre la famine, l'exploitation, la prostitution par détresse, la misère par chômage, et l'échafaud, et le glaive, et les batailles, et tous les brigandages du hasard dans la forêt des événements. On pourrait presque dire : il n'y aura plus d'événements. On sera heureux. Le genre humain accomplira sa loi comme le globe terrestre accomplit la sienne ; l'harmonie se rétablira entre l'âme et l'astre ; l'âme gravitera autour de la vérité comme l'astre autour de la lumière. Amis, l'heure où nous sommes et où je vous parle est une heure sombre ; mais ce sont là les achats terribles de l'avenir. Une révolution est un péage. Oh ! le genre humain sera délivré, relevé et consolé ! Nous le lui affirmons sur cette barricade. D'où poussera-t-on le cri d'amour, si ce n'est du haut du sacrifice ? Ô mes frères, c'est ici le lieu de jonction de ceux qui pensent et de ceux qui souffrent ; cette barricade n'est faite ni de pavés, ni de poutres, ni de ferrailles ; elle est faite de deux monceaux, un monceau d'idées et un monceau de douleurs. La

En somme, et pour parler comme certains, les pièces de Molière finissent avec un mariage, où le jeune homme et la jeune femme gagnent contre les grigous, mais où les grigous existent encore, où, lors d'une scène loufoque, par amour pour les jeunes, presque tous entrent pendant un moment dans la folie durable du protagoniste, mais où rien ne change au fond quant au toqué. L'amour est médecin, et le théâtre est son pharmacien<sup>34</sup>. Sans doute, et si vous le voulez, Molière

---

misère y rencontre l'idéal. Le jour y embrasse la nuit et lui dit : « Je vais mourir avec toi et tu vas renaître avec moi. » De l'étreinte de toutes les désolations jaillit la foi. Les souffrances apportent ici leur agonie, et les idées leur immortalité. Cette agonie et cette immortalité vont se mêler et composer notre mort. Frères, qui meurt ici meurt dans le rayonnement de l'avenir, et nous entrons dans une tombe toute pénétrée d'aurore. » Ce que l'auteur confirme comme suit : « Le mieux, certes, c'est la solution pacifique. En somme, convenons-en, lorsqu'on voit le pavé, on songe à l'ours, et c'est une bonne volonté dont la société s'inquiète. Mais il dépend de la société de se sauver elle-même ; c'est à sa propre bonne volonté que nous faisons appel. Aucun remède violent n'est nécessaire. Étudier le mal à l'amiable, le constater, puis le guérir. C'est à cela que nous la convions. / Quoi qu'il en soit, même tombés, surtout tombés, ils sont augustes, ces hommes qui, sur tous les points de l'univers, l'œil fixé sur la France, luttent pour la grande œuvre avec la logique inflexible de l'idéal ; ils donnent leur vie en pur don pour le progrès ; ils accomplissent la volonté de la providence ; ils font un acte religieux. À l'heure dite, avec autant de désintéressement qu'un acteur qui arrive à sa réplique, obéissant au scénario divin, ils entrent dans le tombeau. Et ce combat sans espérance, et cette disparition stoïque, ils l'acceptent pour amener à ses splendides et suprêmes conséquences universelles le magnifique mouvement humain irrésistiblement commencé le 14 juillet 1789. Ces soldats sont des prêtres. La révolution française est un geste de Dieu. »

34. Voici comment Molière présente la défense de son art. « Uranie : La tragédie, sans doute, est quelque chose de beau quand elle est

est un artiste pharmacien... Mais il est un praticien réaliste, comme l'est devenu son personnage Béralde à la fin de cette pièce. Car il est d'avis qu'il y a des maladies, des TOCs, qu'on ne peut pas guérir, pas tout à fait. Et il faut avoir la sérénité d'accepter la vérité de la condition humaine. Ladite vérité inclut le fait que la fiction, le rire et l'amour sont des alliés et des remèdes humains fondés en nature.

Voilà : cette fois, le rendez-vous médical est bel et bien terminé. Ou plutôt, il reste à écouter comme il faut le médecin/pharmacien Molière, à profiter de son ordonnance et à prendre ses remèdes selon les règles de l'art. Comment ? En relisant la pièce, en réfléchissant à ce qu'on aura lu, et peut-être en se servant de ce qu'on a entendu et vu ce soir pour regarder autour de soi et lire comme il faut le monde environnant d'aujourd'hui. Il est tout à fait possible qu'alors la médecine de Molière ait un effet bénéfique.

C'est la grâce que je vous souhaite, par Molière, créateur d'un monde imaginaire, par Argan, son malade toqué, et par Béralde le serein d'esprit <sup>35</sup>.

---

bien touchée ; mais la comédie a ses charmes, et je tiens que l'une n'est pas moins difficile à faire que l'autre. / Dorante : Assurément, madame ; et quand, pour la difficulté, vous mettriez un plus du côté de la comédie, peut-être que vous ne vous abuseriez pas. Car enfin, je trouve qu'il est bien plus aisé de se guinder sur de grands sentiments, de braver envers la fortune, accuser les destins, et dire des injures aux dieux, que d'entrer comme il faut dans le ridicule des hommes, et de rendre agréablement sur le théâtre les défauts de tout le monde (*La Critique de L'École des femmes*, scène 6). »

35. Pour ceux qui ne se satisfont pas de la comédie et des bouffonneries, pour ceux qui ont besoin du sérieux sans un dehors ridicule, voici comment saint Thomas More l'aurait dit : « Prière de

---

la sérénité : Mon Dieu donne-moi la sérénité d'accepter les choses que je ne puis changer, le courage de changer les choses que je peux changer et la sagesse d'en connaître la différence. » Pour la version préchrétienne de cette prière, on peut réciter les mots de Marc-Aurèle. « Πᾶν μοι συναρμόζει ὅ σοι εὐάρμοστον ἔστιν, ὃ κόσμος· οὐδέν μοι πρόωρον οὐδὲ ὄψιμον ὅ σοι εὐκαιρον. Πᾶν μοι καρπὸς ὃ φέρουσιν αἱ σοὶ ὥραι, ὃ φύσις· ἐκ σοῦ πάντα, ἐν σοὶ πάντα, εἰς σὲ πάντα. » Soit : « Ô cosmos, tout me convient de ce qui peut bien te convenir ; rien n'est pour moi prématuré ni tardif de ce qui pour toi vient au bon moment. Tout est fruit pour moi, ô nature, de ce qu'apportent tes saisons. Tout vient de toi, tout vit en toi, tout retourne en toi. »